

RÉSISTANCE À MURAT

● Alice Ferrières, Cévenole au grand cœur

« J'ai toujours de la place pour les gens traqués », disait Alice Ferrières. Aidée de deux autres demoiselles de Murat, Marthe Barnet-Cambou et Marie Sagnier, ce professeur de mathématiques a, durant la Deuxième Guerre mondiale, accueilli ou protégé 53 familles juives pour les placer dans des maisons et des fermes environnantes, leur apporter aide matérielle et réconfort. Dix ans après la mort de cette femme discrète, les langues se délient pour remettre en mémoire ses actions qui ont permis de sauver des vies.

Il est des périodes troubles où aide et réconfort revêtent une valeur inestimable. A Murat comme ailleurs, tout allait bien jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Cette sale guerre bouleversa la vie des cités et des campagnes et contraignit des hommes et des femmes à abandonner leur douce tranquillité pour partir dans le maquis. Face à la folie du monde, des mains se levèrent pour aider à l'occupant en accueillant les personnes menacées.

Alice Ferrières a été de ces personnes qui ont dit « non » à l'opresseur, parce que, comme le lui a rappelé son père : « Tous les hommes sont frères. Tous les hommes naissent libres et égaux en droit ».

Alice Ferrières est décédée il y a dix ans, mais une poignée d'hommes et de femmes refusent d'oublier les belles actions de ce professeur de mathématiques au collège de Murat.

Marthe Barnet-Cambou est de ceux-là. Elle qui était aussi, à l'époque, une demoiselle. Elle qui a enseigné aux côtés d'Alice. « Mon premier poste », se souvient cette femme aujourd'hui âgée de 78 ans. Elle qui, comme la directrice de l'école, Marie Sagnier, a pris part à cette vaste entreprise destinée à sauver des personnes menacées.

5, PLACE DU BALAT

Lorsque Xavier Vallet publie son statut contre les Juifs, le 2 juin 1941, le sang d'Alice Ferrières ne fait qu'un tour. Très vite, elle se met en relation avec des familles juives de Nîmes et de Montpellier. Elle envoie des dé-

coupages aux enfants, s'efforce de procurer du travail aux parents. Et puis la situation s'aggrave. La répression écrase tout sur son passage. Il faut agir.

Dans la Corrèze voisine, les petits enfants juifs, déjà traumatisés par la séparation avec leurs parents, sont en danger. Plusieurs voyages sont organisés pour les accueillir. Ils seront une vingtaine à rejoindre les fermes environnantes. Dans le pays, on manque d'hommes. Alors, les plus âgés iront garder les vaches et aider aux travaux agricoles. Pour leur scolarité, ils seront notamment pris en charge par le collège de Murat, grâce au soutien d'une autre demoiselle, Marie Sagnier, directrice de l'établissement.

Vous trouverez dans notre édition de demain, le témoignage de Pierre Schwab, petit Juif parisien en 1940 qui, avec sa famille, a été sauvé par d'heureux concours de circonstances. Il voue une reconnaissance sans limite aux Muratats.

La petite maison d'Alice Ferrières, située au 5, place du Balat, reçoit discrètement les réfugiés avant que des âmes charitables leurs trouvent un lieu sûr. Pendant toute la guerre, avec la complicité de nombreux habitants qui ont fermé les yeux, les visiteurs se succèdent. Alice Ferrières en accueillera jusqu'à 35, dont 15 enfants, dans ses petites pièces où se trouve une unique fauteuil de salon. « Son activité dans la Résistance lui permettait de fabriquer de faux papiers et d'obtenir des

cartes d'alimentation, ce qui, à l'époque, était d'une grande importance », explique Marthe Barnet-Cambou.

Alice Ferrières a toujours agi avec cet esprit de respect des races et des religions, dans ce « temple » de la place du Balat dont elle se considérait comme la gardienne. Un jeune Juif tunisien, employé dans une ferme alentour, descendait chaque vendredi soir pour faire shabbat. Il prétendait donner des cours d'italien à la prof de maths...

Les journées de la petite demoiselle sont chargées. En fait des cours de mathématiques, il faut accueillir les nouveaux venus, s'occuper de leurs bagages, de leur placement, trouver de la nourriture. Il faut expédier des paquets pour les prisonniers des camps avec qui elle correspond. Il faut distribuer des cartes de rations, écrire des lettres de soutien... Tout en étant constamment dérangée, gardant le sourire, malgré la chappe de plomb qui pèse sur ce petit bout de femme. Avec la peur d'être dénoncée, la peur de la porte qui claque pour une perquisition surprise.

Dans cette époque de tourmente, naissent des complicités, des regards et des paroles qui ne s'oublient pas. Marthe Barnet-Cambou et Alice Ferrières, ces deux jeunes filles amoureuses de la vie, partaient plusieurs soirs par semaine vers les fermes pour apporter un brin de réconfort aux enfants réfugiés. « Munies d'un ausweis, nous parcourions les montagnes pour aller visiter ces familles qui avaient perdu jusqu'à leur identité ».

SOUTIEN MORAL

Cette gaieté malgré la tristesse, les demoiselles la faisaient partager le plus souvent possible en organisant retrouvailles et goûters avec les moyens du bord, en chantant, faisant des projets. « Elle nous faisait chanter à tue-tête des hymnes célébrant la liberté, se souvient Colette Boisis, réfugiée avec sa famille à Laveissière depuis le début de la guerre. Alice Ferrières riait aux éclats et son rire était communicatif ».

Solange Faktor, elle, avait 10 ans et demi, son frère un an de moins, lorsque les deux enfants sont arrivés à Murat en janvier 1943. « Alice trouvait toujours le temps pour nous recevoir, nous écouter, nous consoler. Elle nous réunissait tous les dimanches et gardait souvent les plus jeunes pour la journée ».

Dans cette tâche courageuse, Marthe Barnet-Cambou et Alice Ferrières se font aider par d'anciens éclaireurs israélites qui, chaque mois, effectuent des visites et viennent prendre des nouvelles. Parmi eux, il y a Raymond Winter et Marcel Gradwohl. Le soir, ils repartent en direction de Saint-Flour, malgré les injonctions d'Alice Ferrière. Bien mal leur en prend : ils tomberont sous les balles de Allemands dans la côte de Pignou. Ceux-là même qui feront tant de victimes à Ruynes, Saint-Flour, Clavières... et Murat. En juin 44 est arrivé le temps des déportations pour de nombreux hommes de la ville.

Traumatisée, la cité en a presque oublié



Alice Ferrières en balade à ski. Pour fêter les anniversaires de petits enfants juifs, elle les emmenait se promener au Lioran.

Alice Ferrières, « Cévenole au grand cœur », comme le disait Henri Joannon, résistant et déporté de Murat. Sans compter Marthe Barnet-Cambou, Marie Sagnier et les autres. Murat doit se souvenir.

Dominique CHIDAINE.



Dernier jour à Murat pour Alice Ferrières, le 28 novembre 1944. Elle a ensuite été mutée au lycée français de Trèves, en Allemagne, et a terminé sa carrière à Montneller, en 1967. Sur notre photo, de gauche à droite, Mlles Goyon, Ferrières, Cambou, Sagnier, Gossement et Durif.



Dans cette maison de la place du Balat où vivait Alice Ferrières, jusqu'à 35 personnes ont été accueillies, avec la complicité de nombreux habitants qui ont fermé les yeux.